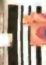
LAO-TSEU, OU HISTOIRE DE L'ACADÉMIE DU SIX-SIX...

Philippe Augustin Chrétien Baron Kervyn de Volkaersbeke









Lao-Tseu,

OU

HISTOIRE

DE

L'ACADÉMIE DU SIX-SIX,

PAR

L'HISTORIOGRAPHE DE LADITE COMPAGNIE.



PEKIN,

CHEZ TCHIN-TCHIN, BIBLIOGRAPHE, ICONOGRAPHE ET PALÉOGRAPHE DU CÉLESTE EMPIRE.

Lao-Tseu,

OU

HISTOIRE

DE

L'ACADÉMIE DU SIX-SIX,

PAR

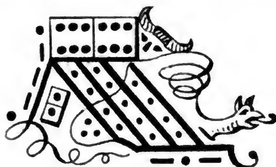
L'HISTORIOGRAPHE DE LADITE COMPAGNIE.

> Had this volume been a farce, which, unless every one's life and opinions are to be looked upon as a farce, as well as mine, I see no reason to suppose.
>
> STERNE, *Tristram Schandy*.

PEKIN,

CHEZ TCHIN-TCHIN, BIBLIOGRAPHE, ICONOGRAPHE ET PALÉOGRAPHE DU CÉLESTE EMPIRE.

Ce livre est tiré à 6 × 6 exemplaires non numérotés, mais revêtus de ce signe cabalistique, hyperbolique, fantastique et humoristique :



Les exemplaires qui ne porteront pas ledit signe, seront réputés contrefaits et le contrefacteur sera poursuivi et condamné à se nourrir de la lecture de l'*Encyclopédie universelle,* jusqu'à ce que sommeil s'en suive.

IL FAUT UNE PRÉFACE.

En 1848, lorsque la révolution étendit ses ravages dans toute l'Europe, quelques amis des lettres, désireux d'échapper à la contagion des discussions politiques, prirent spontanément la résolution de se réunir à certains jours de la semaine pour faire ensemble une partie de DOMINO. Évidemment, le jeu n'était que le prétexte; la franche gaieté provoquée par un feu croisé de saillies, de bons mots, d'anecdotes piquantes et spirituelles était le but réel de l'association.

Sous le titre modeste de CERCLE DU SIX-SIX, on créa une véritable académie d'*humoristes*, où les travers de l'humanité étaient fustigés

d'importance; et, il faut reconnaitre que sur ce point, messieurs les académiciens ne se ménageaient guère. A voir cet aréopage de francs-rieurs on aurait pu se croire au milieu de l'académie des *Umoristi* ou *Uomini di bell umore,* fondée à Rome, au commencement du XVII[e] siècle, par *Paolo Mancini.*

Un poëte distingué et connu par ses œuvres satiriques, fut proclamé président de cette bizarre assemblée littéraire. On riait de bon cœur des pointes fines et toujours marquées au coin du bon goût, qu'il lançait à ses collègues; pointes qui lui étaient rendues avec non moins de finesse et d'esprit.

Ayant été chargé d'écrire l'histoire de ce corps savant, je présentai le travail que l'on va lire, à ladite assemblée pendant le mois de Tisri de l'an 4207 du Déluge.

CHAPITRE I.

—

De l'origine du jeu.

Occidit una domus; sed non domus una perire
Digna fuit.

OVIDE.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

. . . . .

L'histoire que je vais vous raconter — ô bénévoles auditeurs — n'est pas moins curieuse que celle de tous les peuples de l'antiquité. Je dirai même qu'elle inspire un plus haut degré d'intérêt, parce qu'elle remonte bien au-delà des temps où les nations se furent constituées.

Les témoignages les plus irrécusables attestent que les enfants de Noé enfermés dans l'arche

avec leur père et les animaux de toute espèce, s'y ennuyaient mortellement. Ce fait est reconnu, avéré, prouvé, accepté par quiconque a ressenti les déplorables effets d'une vie monotone et oisive.

Comme le mal engendre toujours le mal, la Discorde, cette ennemie implacable du genre humain, que l'on croyait engloutie pour jamais dans les eaux impétueuses du Déluge, se montra subitement dans l'Arche.

Déjà, elle était parvenue à troubler la paix profonde qui régnait parmi les animaux. Plus d'une fois le sang avait coulé et souillé la carène de ce vaste navire.

Aveuglée par ce succès, la divinité infernale rêva des conquêtes plus brillantes et plus dignes de ses triomphes passés. C'est à l'homme qu'elle déclara de nouveau la guerre.

Aussitôt elle prend la forme gracieuse d'un Angora au poil soyeux. D'un bond elle s'élance vers la partie habitée par la famille de Noé. Ses

caresses perfides et insidieuses excitent la jalousie des femmes de Sem, de Cham et de Japhet. Sourde d'abord, elle se concentre et se fortifie dans leur cœur; puis elle éclate avec une fureur semblable à celle des vagues écumantes qui battent les flancs de l'Arche.

Faut-il vous raconter — ô auditeurs — les épisodes qui surgirent au sein de cette famille de justes, livrée aux horreurs des dissensions intestines et des tempêtes? Faut-il décrire la douleur du vieux Noé à la vue du désordre affreux qui régnait dans son empire flottant? Le désespoir dans l'âme, il invoque le Ciel et le supplie de lui inspirer le moyen de mettre un terme aux maux qui l'accablent.

A peine le vieillard a-t-il levé les yeux et les mains, qu'une vision s'empare de ses sens. Au milieu de nuages dorés qu'éclaire un rayon de soleil, il aperçoit l'*Esprit du jeu* terrassant l'*Ennui*. Aussitôt, l'espoir renaît dans son âme attris-

tée. Il se prosterne et trouve à ses pieds vingt-huit briquettes d'ivoire, marquées de points noirs. Le jeu venait de naître et avec lui la paix reprit sa place dans le cœur des habitants de l'Arche.

La colère du Seigneur étant apaisée, les eaux se retirèrent et l'Arche, après avoir fait le tour du monde, s'arrêta sur le mont Ararath, en Arménie. Les enfants du patriarche se dispersèrent et s'occupèrent activement à repeupler la terre.

Japhet devint le père des peuples de l'Inde, de la Mongolie, du Japon et de la Chine; et, avant de mourir, il leur légua le merveilleux secret qu'il avait acquis dans l'Arche.

C'est donc — ô très-bénévoles auditeurs — au Déluge qu'il faut remonter pour découvrir les premières traces non seulement du jeu, mais encore du jeu des *Dominos*, dont le nom indique suffisamment qu'il l'emporte sur tous les autres, puisqu'il est le jeu du *Seigneur, Dominus;* c'est-à-dire le *primus inter pares* de tous les jeux passés, présents et futurs.

CHAPITRE II.

—

Du premier fondateur de l'ordre du Six-Six.

> Je avoys souppé, mais pour ce ne mangeray ie point moins : car iay ung estomach pavé, creux comme la botte Sainct-Benoist, tousiours ouvert comme la gibbessiere dung advocat.
>
> RABELAIS.

Ai-je besoin de vous dire — ô auditeurs crédules et patients — que ce n'est qu'au prix d'immenses recherches le plus souvent stériles et de voyages dispendieux, hérissés de dangers, que je suis parvenu à répandre la lumière sur ce cercle illustre. Enfin, la vérité s'est fait jour, la vérité tout entière, complète, incontestable, en un mot, la vérité vraie, rabelaisienne, pantagruélique.

Et pourquoi cette histoire ne serait-elle pas aussi authentique que celle des héros du curé polyglotte de Meudon? N'a-t-elle pas ses Pantagruel, ses Gargantua, ses Panurge, ses Bridoye et ses Triboullet? J'en appelle au témoignage de vous tous, qui m'écoutez avec une patience digne d'un meilleur sort.

La première association de l'Ordre du Six-Six fut fondée à Pékin, 690 ans avant l'ère chrétienne, par le célèbre Lao-Tseu, le rival du grand Confucius, le philosophe humanitaire contemporain de Pythagore (1).

Ch. Spilliers

(1) Lao-Tseu ou Lao-Kiun, naquit vers le VI[e] siècle avant l'ère chrétienne. Ce philosophe enseignait la doctrine de la métempsycose. Il prétendait se rappeler les divers corps d'hommes et d'animaux que son âme avait habité. Les prêtres du culte de Lao-Tseu ressemblent à nos astrologues d'autrefois; ils prédisent l'avenir et produisent des enchantements et des conjurations; la principale consiste à faire

Lao-Tseu que la Chine compte aujourd'hui au nombre de ses divinités, était venu au monde après avoir séjourné quatre-vingts ans dans le sein de sa mère. C'était un personnage de haute taille et d'une maigreur excessive. Sa figure allongée en virgule et décorée d'un nez proéminent et effilé, accusait un type complétement étranger à la race mongole. Ses yeux obliques et perçants, d'une mobilité extrême, lançaient parfois des éclairs qui annonçaient une intelligence supérieure.

Ses discours exempts de méchanceté, étaient incisifs et assaisonnés de traits d'esprit pleins d'originalité. C'était un de ces hommes comme on en rencontre parfois en Europe, mais dont le

paraître leur chef, Lao-Tseu, dans les airs. Pythagore enseignait la métempsycose sans jongleries ; il était convaincu de la supériorité de sa doctrine, tandis que Lao-Tseu exploita adroitement la crédulité du peuple pour s'élever. Quelle distance entre ce philosophe charlatan et son adversaire chinois, le grand Confucius !

type tend malheureusement à disparaitre sous le souffle de la civilisation moderne. Chaque fois que Lao-Tseu portait la main au menton, ce qui lui arrivait souvent, et qu'un sourire malin errait sur ses lèvres, on pouvait s'attendre à une saillie piquante à l'adresse des nobles mandarins, ses collègues, sans jamais les atteindre au cœur. Son génie lui donnait un ascendant considérable sur les treize dignitaires qui formaient l'aréopage de l'Ordre du Six-Six, dont Lao-Tseu s'était réservé la grande maîtrise.

Douze émeraudes, de la grosseur d'un œuf de pigeon, brillaient d'un éclat fantastique sur le devant de sa robe de brocart jaune, brochée d'or, si étroite qu'elle lui donnait l'apparence d'un fourreau de parapluie surmonté d'une tête de satyre, garnie d'une queue grisonnante (1).

(1) La tradition rapporte que Lao-Tseu ne se mouchait jamais.

J'ai tâché d'esquisser aussi exactement que possible la physionomie imposante du premier grand-maître, d'après un portrait conservé aux archives de Pékin, dû au magique pinceau du célèbre Scho-Crout, peintre très-ordinaire de Sa Majesté l'Empereur.

C'est à Tschi, lettré chinois et archiviste du céleste Empire, que je dois d'avoir pu contempler cette œuvre remarquable. Là ne s'est pas bornée la courtoisie de Tschi. Ce savant a gracieusement mis à ma disposition un rouleau contenant divers lambeaux de satin couverts de caractères chinois et japonais, d'où j'ai tiré les renseignements nécessaires à la rédaction de la mirifique histoire de l'Ordre du Six-Six, comme on le verra dans les chapitres suivants.

CHAPITRE III.

—

La Pagode de Lao-Tseu.

L'ivoire et l'argent pur, l'or, présent de Vulcain,
Font briller leur éclat sur les portes d'airain.
La porte s'ouvre ! on entre. Au fond du sanctuaire,
Vêtu de pourpre et d'or, le dieu de la lumière
Sur son trône d'opale apparaît radieux.

Dorion, *Palmyre conquise.*

Pour bien vous rendre compte de la puissance de cet Ordre fameux, il convient de jeter un regard sur le palais que son chef suprême habitait.

C'était un édifice construit en parallélogramme, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, sans fenêtres et surmonté d'une tour de porcelaine, à trente-trois étages, garnie de trois mille trois cent trente-trois clochettes d'argent que le vent agitait sans cesse.

Lorsqu'au milieu du silence de la nuit le zéphir faisait vibrer ces timbres suspendus aux saillies de la tour, il semblait que des génies célestes voltigaient dans les airs et répandaient des flots d'harmonie autour du lieu sacré habité par Lao-Tseu.

Que cette musique aérienne était douce à entendre! et cependant, la nuit venue, personne n'osait approcher de ce lieu mystérieux et redoutable. Une légende populaire rapporte qu'un dragon ailé, armé de griffes monstrueuses et de six cornes d'or, dévorait impitoyablement quiconque franchissait, après le coucher du soleil, la lisière du bois de bambous qui entourait la Pagode.

Malgré la terreur que ce monstre inspire, pénétrons dans le sanctuaire que le demi-dieu s'est choisi.

La porte d'entrée est pratiquée dans la façade qui regarde l'Orient. On traverse d'abord un por-

che, dont les murs de porcelaine portent les sentences prononcées par l'oracle. Une lanterne octogone, peinte d'animaux fantastiques, éclaire faiblement cette pièce dépourvue de luxe. Il n'en est plus de même lorsqu'on soulève les trois rideaux de soie qui séparent cet *atrium* chinois de la pièce principale où Lao-Tseu siége au milieu de sa cour.

Cette vaste salle est décorée de deux rangs de colonnes de laque noir, chargées de figures de toute espèce, dorées et peintes des couleurs les plus vives. Les murs sont revêtus de panneaux de laque, représentant les hauts faits de Lao-Tseu et des principaux dignitaires de l'Ordre, dont les bustes, sous forme de magots très-ressemblants, sont posés sur des piédestaux entre les colonnes. Au fond de la salle, derrière le trône du chef, s'élève un magnifique dressoir chinois, chargé de vases, de coupes, de cassolettes, d'instruments de musique, de fleurs, de figurines et de magots. La

bannière de Lao-Tseu, brodée aux emblêmes de l'ordre, flotte au-dessus de ce monument digne de l'admiration du plus potichinomane de tous les potichinomanes de l'Europe moderne.

Les métaux précieux et les pierreries prodigués dans l'ornementation générale, croisent leurs feux et rivalisent d'éclat jusques dans les coins les plus reculés de ce splendide palais. D'innombrables lanternes de verre, de papier et d'étoffe, de formes diverses et originales, répandent la lumière sur cet ensemble à la fois bizarre et éblouissant.

Une natte de jonc, d'une finesse extrême, couvre le pavement et treize tabourets de bambou rangés autour d'une table de laque rouge portant au centre douze disques de nacre, sont les seuls meubles que l'on aperçoit dans ce temple où le plus grand des mortels vécut et s'envola vers les régions éthérées, comme vous le verrez — ô benoîts et cléments auditeurs — si vous avez le loisir de m'écouter encore.

Il fait nuit. La lune répand sa douce lumière à travers les bambous, dont les hautes tiges dorées se balancent gracieusement sous le souffle parfumé d'un vent tiède des tropiques. Leurs longs panaches verts, mobiles et chatoyants, produisent un murmure plein d'harmonie auquel se mêle le bourdonnement des insectes dans les fougères. Quel séjour enivrant pour deux cœurs qui s'aiment, se comprennent, se cherchent, se trouvent et se confondent enfin dans un baiser d'amour! — Mais, hélas ! qui oserait approcher du bois sacré à l'heure où le monstre aux cornes d'or veille? Les oiseaux de nuit eux-mêmes, effrayés de sa présence, quittent leurs refuges et volent à tire d'aile en poussant des cris d'épouvante.

Cependant la porte de bronze de la Pagode s'ouvre et livre passage à des êtres qui semblent appartenir à l'espèce humaine. A peine le treizième a-t-il franchi le seuil de l'*atrium* que soudain les clochettes de la tour de porcelaine, mues par une

main invisible, s'agitent et viennent troubler le silence de la nuit. Une lumière éclatante comme le soleil brille pendant quelques instants aux fenêtres de la tour, puis elle disparaît et tout rentre dans l'ombre.

La cérémonie que Lao-Tseu doit présider pour la dernière fois, va s'accomplir.

CHAPITRE IV.

—

Où l'on fera la connaissance des compagnons de Lao-Tseu.

Que puis-je mais je ne suis belle ?
A moy ne tient, c'est à nature,
La quelle fait sa créature
Blanche, rouge, rousse ou brunelle.

MARGUERITE D'AUTRICHE, *OEuvres poétiques.*

Wollt ihr in meinen Kasten sehn ?
Des Lebens Spiel, die Welt im kleinen,
Gleich soll sie eurem Aug' erscheinen,
Nur müsst ihr nicht zu nahe stehn.

SCHILLER.

Persistez-vous — ô imprudents — à vouloir pénétrer les secrets du terrible Lao-Tseu ?

Soit. — Votre courage n'est plus que de la

témérité. S'il vous arrive malheur, tant pis pour vous.

D'un coup de baguette je vous transporte dans la salle dont vous venez d'admirer les richesses. C'est là que l'Ordre du Six-Six va se réunir.

Des candelabres d'or sont posés sur la table rouge, chargée de comestibles de toute espèce, servis sur des plats gigantesques de porcelaine transparente. Il est difficile de distinguer la nature de ces mets, mais il est certain que la quantité paraît suffisante pour nourrir quarante fois autant de convives. Si les quatorze estomacs fonctionnant à ce banquet, absorbent ces montagnes entassées, il ne faut plus douter de la véracité de l'histoire de Gargantua et des capacités gastronomiques dont il donna de si terribles preuves.

Mais observons ces curieux personnages.

La place d'honneur est occupée par le grand-maître dont vous avez eu le bonheur de contem-

pler les traits augustes. En face de lui se trouve le second dignitaire de l'Ordre. C'est un mandarin de bonne mine, tout d'une pièce et roide comme un piquet fiché en terre. Il possède à un haut degré le grand art de se taire et règle sa conduite entièrement selon les principes proclamés par le chef. C'est un homme précieux rempli de bonnes qualités et ferme comme le roc, aussi longtemps que sa douce compagne n'est pas d'un avis contraire au sien.

de Breyne-Storme

— Maître — quel est ce mandarin au regard narquois qui suit de l'œil la pyramide de faisans que de petits nègres déposent à ses pieds?

Ch. de Nève

— Oh! c'est le Nemrod, le chasseur le plus intrépide du céleste Empire. On raconte de lui des choses merveilleuses. Dix ans ne suffiraient pas, s'il fallait signaler seulement les hauts faits dont il enrichit la vénérie chinoise. Les soixante faisans au plumage doré que vous voyez étalés

devant lui, ont été tués par une seule flèche, longue d'une toise, que sa main vigoureuse a lancée. Son adresse tient du prodige et sa force musculaire ne connaît point de bornes. Semblable au lion dont les animaux plus faibles craignent la dent meurtrière, le grand-veneur de l'Ordre est l'objet des prévenances incessantes de ses confrères, qui redoutent son humeur belliqueuse et la vigueur de ses arguments. Le croirait-on? sous cette apparence farouche, sous cette écorce rude, bat un cœur sensible et généreux qui éprouve le besoin d'aimer et d'être aimé. Parfois on le voit errer sous le feuillage touffu des bambous et se plaindre par de longs soupirs des rigueurs de la cruelle qui torture son pauvre cœur; et les échos d'alentour répètent les accents de son âme attristée.

— Maître — ce terrible chasseur nous effraie moins que ce colosse,

..... dont le front au Caucase pareil,
Menace d'arrêter les rayons du soleil.

— C'est pourtant à ce personnage qui vous inspire tant de terreur, que sont confiées les missions les plus délicates. Lorsque Lao-Tseu daigne communiquer avec les profanes, afin de leur faire connaître ses décrets, il a recours à son hérault d'armes qui remplit en même temps les hautes fonctions d'ambassadeur. Sa stature gigantesque est égale à celle de Goliath, et l'on sait que ce géant avait plus de six coudées, c'est-à-dire environ douze pieds et demi. C'est le mandarin le plus connu de l'empire. Les artistes chinois ont tous reproduit le type de sa physionomie sur leurs porcelaines et leurs laques; type que l'on retrouve également chez les Grecs sous les traits rubiconds et réjouis du vieux Silène. Sa voix est semblable au tonnerre; elle fait trembler les monts jusque dans leurs entrailles, disperse les orages, étouffe le bruit de la tempête et de la multitude. A sa parole vibrante et sonore on a vu des rocs se détacher du sommet des montagnes et combler

Cte de Bueren

les précipices. Il communique les décrets de Lao-Tseu à des peuples groupés à trois lieues de distance. A ce puissant organe il joint une facilité d'élocution remarquable. Ses discours ont un charme irrésistible qui entraîne et subjugue. Est-il besoin d'ajouter qu'il obtient plus de succès par la séduction qu'en faisant brusquement usage du formidable instrument dont la nature l'a doué?

Non loin de ce héros on aperçoit un mandarin dont la taille contraste avec celle du colosse. Que de finesse et de malice dans le regard qu'il lance à ses confrères! Leurs grands airs semblent ne pas produire beaucoup d'impression sur son esprit. Lao-Tseu le surveille avec une attention particulière et constante, son œil inquiet l'observe avec une méfiance qu'il essaie vainement de dissimuler. Si petit qu'il soit, ce personnage exerce une puissance réelle. Il est roi des Mantchoux et possède des armées nombreuses et des flottes in-

Aug! Haus.

vincibles. Il vainquit les peuplades barbares qui voulurent envahir la Chine. Après avoir remporté les victoires les plus éclatantes et porté sa gloire aux extrémités de la terre, il se rangea sous la bannière de Lao-Tseu afin d'ajouter à ses triomphes le prestige de la science universelle promise par ce grand prophète. Malheureusement, le jeune monarque n'a plus une foi entière dans les promesses du novateur. Le doute s'est glissé dans son âme; il est devenu sceptique et son scepticisme a enlevé du front de Lao-Tseu l'auréole dont il était orné naguère. Ce demi-dieu ne lui paraît plus qu'un simple mortel.

Quoi qu'il en soit, ce guerrier maître de tant de forces de terre et de mer, si terrible dans les combats, est cependant d'une humeur joviale et accommodante en temps de paix. Son étude favorite est d'une bizarrerie extrême. Il est collectionneur de..... devinez de quoi, je vous le donne en cent, en mille. Ou plutôt, ne devinez

point et jetez vos langues aux chiens. Il collectionne..... vraiment je ne sais comment m'exprimer. Il collectionne..... non, je ne dirai point cela en français ni même en latin; les deux expressions se ressemblent trop. Faisons une circonlocution et disons qu'il collectionne des specimen d'engrais animal !

Mais laissons ce sujet dont le parfum porte à la tête, et contemplons ce mandarin au teint pâle, qui paraît ne pas s'entendre avec ceux assis à ses côtés.

Voyez ce visage pâle et sévère qu'anime deux yeux noirs, vifs et pénétrants. La méditation et l'étude ont creusé des rides sur ce front doctoral avant que le temps y ait tracé le premier sillon. Les fonctions que ce mandarin remplit sont des plus importantes. C'est lui qui enregistre les décisions et dresse les procès-verbaux des chapitres tenus par le grand-maître; en d'autres termes, il est le secrétaire ou le greffier de l'Ordre.

Ce mandarin, forte tête, est rarement de l'opinion de ses collègues, sans doute parce qu'il approfondit mieux les choses.

Lao-Tseu lui-même ne trouve pas grâce devant lui. Jamais il ne cause, mais il plaide toujours. Ses sentences sont sans appel; et il faut reconnaître qu'elles doivent ce privilége au cachet d'originalité que ce formidable logicien sait leur donner. Dans sa bouche, les paradoxes les plus frappants deviennent des vérités incontestables. C'est ainsi qu'il prouva un jour qu'une chose que l'on a la faculté de faire ou de ne pas faire, est par cela même une chose que l'on est tenu de faire, par conséquent obligatoire. Ce problème parut tellement paradoxal qu'une discussion fut ouverte sur le champ. L'assemblée tout entière y prit part et essaya de combattre une opinion que la logique la plus vulgaire semble repousser.

Le jurisconsulte chinois tint bon, riposta bel et bien à ses adversaires, renversa leurs argu-

ments et après avoir fait des prodiges d'éloquence il remporta la victoire la plus complète, la plus décisive, la plus extraordinaire dont les annales de la discussion fassent mention. Ses contradicteurs, humiliés, abasourdis, exténués, confondus, anéantis, s'avouèrent vaincus; et, dans leur admiration, ils s'écrièrent en chœur : « Oui ! oui ! la lumière vient de jaillir ! Facultatif est synonyme d'obligatoire ! Le faux, c'est le vrai ! »

On assure qu'en Europe des triomphes de ce genre se voient tous les jours.

Voyez-vous là-bas ce petit mandarin dont l'œil se fixe avec satisfaction sur l'orateur dont je viens de parler? Un sourire erre sur ses lèvres et tous ses traits expriment l'admiration. Comme ces flots d'éloquence caressent agréablement son oreille ! Son cœur fraternel bondit de joie. Il ne se sent pas d'aise et se pâme de bonheur sur son tabouret de bambou. Quoiqu'on ne puisse définir exactement

Ed. de Gottal

les fonctions qui lui sont attribuées, on peut dire sans crainte de se tromper, que rien ne s'est fait, ne se fait ou ne se fera sans son approbation. Il paraît être la cheville principale des travaux si éminemment utiles, auxquelles ce cercle illustre se livre. On croit généralement que ce petit mandarin est l'Égérie de Lao-Tseu. Rien ne paraît moins vraisemblable. Sa soumission aux sublimes décrets partis de si haut, ne me semble pas assez clairement établie. Peut-être est-ce à la science du calembourg, importée d'Europe, qu'il doit cet esprit railleur et insubordonné. Défiez-vous — ô Chinois et surtout Chinoises aux petits pieds — de l'introduction de l'affreux calembourg dans votre langue qui est aussi celle des dieux immortels.

Là ne se bornent pas les mérites de ce frétillant mandarin. Qui de vous ne connaît le goût prononcé des Chinois pour la musique? Les sons mélodieux, si doux et si sympathiques du tam-tam

exercent sur l'organisation exceptionnelle, délicate, nerveuse et rêveuse des femmes de ce vaste empire une influence irrésistible. En Europe, elles soupirent aux accords du luth ou de la harpe; en Chine, c'est le tam-tam qui produit ce doux effet. Notre jeune virtuose en tappe si bien qu'aucune femme ne résiste à ses coups.

— Maître — de toutes ces figures hétéroclites, il n'en est aucune qui paraisse aussi extraordinaire que celle de ce vieillard dont l'occiput est privé de l'ornement indispensable à tout mandarin.

— J'allais précisément vous entretenir de ce personnage, l'un des plus considérables de l'empire. Son pâle visage et son regard placide lui donnent une ressemblance parfaite avec l'idole de Boudda que l'on adore dans la grande Pagode de Pekin. Si le faux dieu est d'or massif, notre mandarin ne vaut guère moins, puisqu'il conserve les fabuleux trésors de l'ordre du Six-Six. C'est un homme rigide, méticuleux et observateur

fidèle des devoirs que sa charge lui impose. Parfois il pousse le soin d'enrichir le trésor au-delà des limites fixées par le grand-maître. Échapper à sa griffe serait un rêve qui ne se réaliserait jamais, fussiez-vous la plus jolie, la plus aimable, la plus agaçante Chinoise du céleste Empire. Rien ne saurait amollir ce cœur de bronze qui ne veut plus se souvenir des lois de la galanterie qu'il observait si scrupuleusement autrefois. C'est un calculateur opiniâtre, impitoyable comme le dieu dont il rappelle l'image. Tous ses traits ressemblent à des chiffres. Vu de profil, son nez a l'aspect d'un quatre aux proportions colossales, sa bouche, d'un trois renversé et ses yeux de deux gros zéros.

Il serait difficile de se former une idée exacte de l'influence que les fonctions exercent en général sur le caractère de l'homme. Ce mandarin en est un exemple frappant. Dans sa jeunesse, il adorait les femmes; les faveurs qu'il en obtenait,

excitaient souvent la jalousie de ses nombreux amis. Ses bonnes fortunes étaient racontées partout et toujours elles piquaient la curiosité des Lovelaces chinois. Arrivé à l'âge mûr, ses forces physiques n'ayant pas sensiblement diminué, l'amoureux mandarin ne changea rien à ses habitudes voluptueuses. Lorsqu'il entra dans l'Ordre du Six-Six, son front avait perdu la magnifique chevelure qui l'ombrageait naguère. Sur son crâne nu on n'aperçoit plus aujourd'hui que les bosses du calcul, de la gaieté, de l'amour et de la bienveillance.

Si en Europe on connaît divers types de galanterie dont les noms seuls résument en quelque sorte les exploits de l'amour, la Chine en possède également qui ne le cèdent en rien aux héros européens.

de Haut, [illegible] militaire.

Ce mandarin à l'air souriant, au teint rosé et au regard langoureux, dont la taille est si bien

prise, a la conscience de la parfaite harmonie qui règne dans tout son être. Il sait aussi bien et mieux peut-être que ceux qui l'admirent, que les dieux ne créèrent rien de plus beau que lui. C'est le specimen le plus attrayant de l'espèce humaine. Satisfait de lui-même, et il a raison de l'être, il l'est naturellement des autres et l'on doit avouer que rien n'est aussi agréable que son commerce. Son indulgence et sa bienveillance sont sans bornes. Jamais aucune parole offensante n'est sortie de sa bouche vermeille. Plaire, séduire, fasciner par les brillantes qualités qu'il possède à profusion, est l'unique soin de sa vie. Quand il paraît, une influence magnétique, irrésistible se répand aussitôt dans l'atmosphère. Les femmes sentent l'approche de leur vainqueur auquel elles tâchent vainement d'échapper. On en a vu qui perdaient connaissance au seul aspect du beau mandarin. D'autres ne pouvant résister à l'effet surnaturel qu'elles éprouvaient, s'élancaient

vers lui et des larmes de tendresse dans les yeux elles demandaient grâce pour leur pauvre cœur. Il possède l'art de séduire à ce point que Lao-Tseu, sujet à des accès terribles de jalousie, lui a interdit l'entrée de son paradis peuplé des plus jolies femmes de l'univers. Ce mandarin redoutable par le charme qu'il répand autour de sa personne, est le grand-justicier de l'Ordre. C'est à lui que sont soumises les questions relatives à la répression des méfaits commis par les membres, ou l'interprétation des articles des statuts, des décrets et des ordonnances. Pour bien se rendre compte de la supériorité de cette belle et grande intelligence, si en harmonie avec la beauté du corps qu'elle habite, il suffit de dire que lors de la discussion de la fameuse proposition paradoxale du mandarin-secrétaire, le grand-justicier fut le premier qui la comprit instantanément.

Les cinq autres mandarins sont des conseillers du plus haut mérite.

Hyman

Le premier, d'un caractère indépendant, altier, absolu, est inébranlable dans ses opinions aussi longtemps que sa femme n'intervient pas dans les débats. Doux et soumis comme un agneau sous le toit conjugal, il devient un foudre de guerre au conseil. C'est sans pitié qu'il enverrait ses collègues *ad patibulum*. Que sa tendre moitié paraisse, le lion redevient agneau.

Aug. Otlevaere

Le second est célèbre dans les annales de la gastronomie chinoise. Doué d'un cœur et d'un estomac exellents, il compte de nombreux amis qui tâchent parfois de lutter d'appétit avec ce digne successeur de Gargantua. Hélas ! leurs capacités n'égaleront jamais celles de leur maître.

Versonnel (brasseur)

Le troisième est le seul membre de l'Ordre dont le dos est orné d'une proéminence; c'est le seul point de ressemblance qu'il a avec Ésope et Pope. — Chargé de garder la bannière, il remplit ces hautes fonctions avec un soin au-dessus

de tout éloge. Il parle avec une telle volubilité que Lao-Tseu s'est vu plusieurs fois obligé de mettre un frein à son intempérance de langage.

Le quatrième est un modèle de vertus, de douceur et d'aménité. L'étude des difficultés de la langue japonaise, qui n'est pas sa langue maternelle, fait ses délices. Il vient de mettre au jour la centième édition d'une cacographie qu'il a revue, corrigée et considérablement augmentée de locutions vicieuses.

Quant au dernier personnage de cette illustre assemblée, je n'en dirai rien et pour cause. Il a beau vouloir dissimuler le trouble qui l'agite, il ne trouvera pas grâce devant ses confrères. Aussi, pourquoi accepte-t-il la charge d'historiographe? S'il lui arrive malheur, tant pis pour lui; il l'aura mérité. Avant de prendre la plume, il aurait dû se rappeler ces quatre vers du bonhomme Lafontaine :

Amusez les rois par des songes,
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges:
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât; vous serez leur ami.

N'avais-je pas raison dire avec Schiller :

Wollt ihr in meinen Kasten sehn?
Des Lebens Spiel, die Welt im kleinen,
Gleich soll sie eurem Aug' erscheinen,
Nur müsst ihr nicht zu nahe stehn.

Vous venez de voir le monde en petit, hâtez-vous de vous dérober aux regards des compagnons de Lao-Tseu; la scène qui va se passer pourrait vous être funeste.

CHAPITRE V.

—

Où l'on verra que le diable était de moitié dans les oeuvres de Lao-Tseu et de ses treize compagnons.

. . . . des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
La nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.

Saint-Lambert, *les Saisons*.

Wie ich auftrat, da hat die Welt gezittert,
Die Welt soll zittern, muss ich untergehn !
. . . .
. . . .
Wenn dann der Tod den Siegenden bezwingt,
So weckt Natur tausend geheime Stimmen,
Und læsst es ahnend seiner Zeit verkünden,
Dass sich der Phœnix in die Flammen stuerzt.

Th. Koerner, *Zriny*.

Vous rappelez-vous — ô moult bénévoles auditeurs — la richesse de la salle où Lao-Tseu et ses

compagnons prennent leur repas? Votre imagination vous retrace-t-elle ce festin splendide et copieux, absorbé en un clin-d'œil par quatorze mâchoires de mandarins? Ce festin n'est que le prélude d'un drame terrible où les esprits infernaux rempliront les premiers rôles.

Les baguettes d'ivoire sont rentrées dans leurs gaînes d'or, suspendues à la ceinture des convives. Le repas est terminé. A un signe du grand-maître, la table chargée des débris de la fête gastronomique disparaît tout-à-coup et treize siéges moelleux, garnis de satin jaune, surgissent du sol. A peine les mandarins s'y sont-ils établis, que les nègres apportent les calumets ou pipes à fumer l'opium, dont les doctes et austères mandarins s'emparent avec une avidité fiévreuse. — Des nuage parfumés s'échappent de toutes les bouches et remplissent la salle d'une atmosphère opiacée qui enivre. L'effet du narcotique se fait

bientôt sentir. Les yeux s'égarent; les sens s'exaltent et indiquent que le terrible poison exerce sa funeste influence. Lao-Tseu seul ne fume pas; mais il observe avec attention cette scène caractérisque des mœurs orientales. Lorsqu'il juge que le moment est venu de mettre un terme aux excès qui s'accomplissent sous ses yeux, il se lève, se place au milieu des fumeurs qu'il contemple avec un sentiment de profond mépris. « Quel spectacle affligeant! — s'écrie-t-il — à » quel degré d'abjection les plus fortes têtes du » céleste empire sont-elles tombées! Sur ces visa- » ges où brillait, il y a peu d'instants, le feu de » l'intelligence, on ne voit plus l'hébêtement pro- » voqué par la passion la plus désordonnée. Et » cependant, mieux que d'autres ils connaissent » le désastreux effet de l'opium; mais, ils n'ont pu » résister aux jouissances perfides qu'il fait naître. » Décidément ils ne sont pas à la hauteur de la » mission sublime que les dieux immortels leur

» ont confiée. Le flambleau qu'ils ont reçu pour » éclairer le monde, ne sera jamais entre leurs » mains qu'une torche incendiaire. — Qu'ils dis- » paraissent! » — Il dit, et aussitôt les treize mandarins demeurent immobiles. Leurs faces livides conservent l'expression qu'elles avaient lorsque la vie abandonna ces corps devenus semblables aux magots des pagodes. Les lumières s'éteignent, et le dragon aux cornes d'or paraît au milieu des flammes bleuâtres qui sortent de l'édifice battu par la tempête. Lao-Tseu, toujours debout, regarde sans effroi le monstre qui vomit vers lui des torrents de lave et de bitume enflammés. La foudre gronde et unit sa voix puissante au mugissement des vents déchaînés contre la Pagode. Un éclair formidable sillonne les airs et vient frapper la tour de porcelaine, qui s'écroule sur l'édifice embrâsé. Le feu éclate sur tous les points à la fois et détruit en quelques instants le chef-d'œuvre de l'architecture chinoise.

Le lendemain, à la place occupée par la pagode et le bois de bambous, on ne vit plus qu'une montagne de cendres au sommet de laquelle les Bonzes aperçurent une aire de vautour, contenant quatorze œufs d'une blancheur éclatante. Un oiseau aux ailes d'or et au plumage châtoyant de mille couleurs, descendit du ciel et s'abattit sur l'aire pour couver les œufs pendant l'espace de vingt siècles.

Dans le chapitre suivant, nous verrons ce que produisit cette incubation merveilleuse.

CHAPITRE VI.

—

Où l'on verra que la machine humaine est de toutes les machines celle qui se perfectionne le moins.

Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir :
Il condamne au matin ses sentiments du soir :
Importun à tout autre, à soi-même incommode,
Il change à tous moments d'esprit comme de mode :
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc.

Boileau, *Satire VIII*.

Al ist som boert, men vinter in
Wise lere. ende goeden sin,
Dat hem licht sal baten mogen :
Daer en is niemen goedes in belogen.

Van Maerlant, *Reinaert de Vos*.

פארצסינים

« Oui — s'écria Isaïe — ils retourneront de la

» terre de Chine! » — et le temps qui fait justice de tout, a prouvé qu'Isaïe était un grand prophète.

Deux mille ans plus tard, au même jour, à la même heure de la destruction de la pagode de Lao-Tseu, quatorze individus étaient assis autour d'une table, non pas en Chine, mais en Europe, dans un palais situé en Flandre, au sommet du mont Blandin. Ces quatorze personnages étaient en tout semblables aux mandarins changés en magots vingt siècles auparavant. Ils avaient exactement les mêmes traits, les mêmes vertus, les mêmes défauts, les mêmes qualités, les mêmes travers. La seule différence consistait dans les vêtements. Au lieu de robes de brocart chargées de broderies d'or et de pierres précieuses, ils portaient des habits de drap plus ou moins râpés et taillés en queue de morue. La table était chargée de mets de toute espèce et de pâtisseries

dont la forme rappelait l'architecture des pagodes chinoises.

Celui qui présidait cet aréopage gastronomique, était bien réellement le Sosie de Lao-Tseu. Sauf le costume, on aurait cru se trouver en présence du héros qui avait rempli le céleste Empire de l'éclat de sa gloire. Esquisser les portraits de tous ces gastronomes, serait refaire ceux que nous avons tracés des illustres mandarins engloutis dans le désastre de la Pagode. D'ailleurs, il vous tarde — ô bénévoles et candides auditeurs — de savoir où je veux en venir en vous racontant cette longue et véridique histoire.

Ne l'avez-vous pas deviné?

Votre perspicacité n'a-t-elle pas pénétré le mystère qui enveloppe ce récit comme une gaze légère enveloppe le visage gracieux de la fiancée?

Oui, les mandarins sont ressuscités, ou pour mieux dire, ils sont éclos après une incubation des plus laborieuses, soutenue pendant vingt siè-

cles, sous un autre forme moins avantageuse sans doute, mais plus conforme aux mœurs européennes du dix-neuvième siècle.

Les œufs couvés par le Phénix sur la montagne de cendres, n'ont produit que ce que l'humanité peut produire, fût-elle un million de fois couvée par le Phénix. L'inconstance, l'irrésolution, la faiblesse, la vanité, l'ambition, l'envie, l'orgueil, l'ignorance et autres gracieusetés de même nature, sont autant d'entraves que l'homme traînera à sa suite jusqu'à la fin des siècles, comme le forçat traîne le boulet qui le retient au bagne.

Le cœur humain est-il meilleur aujourd'hui qu'autrefois?

Nous avons mille raisons d'en douter.

Y a-t-il quelque chose de nouveau sous le soleil?

— Non.

D'où il faut conclure que la machine hu-

maine est de toutes les machines celle qui se perfectionne le moins.

Vous connaissez maintenant — ô auditeurs — l'origine, les travaux, le but et la fin de ce cercle d'humoristes.

Tels sont les fondateurs de l'Ordre redoutable,
Qui de Gargantua suivent les lois à table;
Que Noé fit sortir de l'abîme des flots;
Que Lao-Tseu, plus tard, convertit en magots.
Sur l'airain et sur l'or on gravera l'histoire
De cet Ordre brillant d'une éternelle gloire.
Sous les traits de son chef, l'illustre Lao-Tseu,
Les siècles à venir reconnaîtront S...eu.

Sur ce :

Спокойнойночи.

Gand, typ. Hebbelynck.













